

MÉCANIQUES ANTIFÉMINISTES

La traduction en français du texte de Laura Cottingham est un signe parmi d'autres du regain de mobilisation des féministes contre l'antiféminisme. Bien sûr, le féminisme n'est pas simplement réaction au discours de ses adversaires, comme il n'est pas simplement un antisexisme. Laura Cottingham ne se contente donc pas de dénoncer la dévaluation des créations artistiques qui ont trouvé dans le féminisme leur inspiration. Elle énonce à l'occasion sa propre vision du féminisme. Elle invite aussi à la rencontre avec ces œuvres globalement méconnues. Une démarche semblable a animé récemment Nicole-Claude Mathieu et Marie-Victoire Louis, qui ont passé au crible de la critique (et avec beaucoup d'humour) *La Domination masculine* de Bourdieu, tout en résumant l'apport des analyses féministes et en renvoyant à de nombreux ouvrages en notes de bas de page.¹ Les féministes doivent encore et toujours combattre l'occultation, briser le silence. Il y a mille et une manières de le faire, qui sont fonction de nos compétences, de nos intérêts militants, de nos sensibilités, de notre date de naissance, du pays dans lequel on vit... (et j'en oublie forcément. En d'autres termes, le féminisme n'est ni un parti, ni un dogme.)

En France, la tâche est rude, comme le sait d'ailleurs Laura Cottingham qui releva dans les médias français les distorsions dans la relation de l'affaire de l'élection de Thomas à la Cour suprême des États-Unis, mise en péril par le témoignage d'une professeure de Droit qui l'accusait de harcèlement sexuel.²

1 – Nicole-Claude Mathieu, « Bourdieu ou le pouvoir auto-hypnotique de la domination masculine » ; Marie-Victoire Louis, « Bourdieu : défense et illustration de la domination masculine », *Les Temps Modernes*, n° 604, mai-juillet 1999, pp. 286-358.

2 – « L'affaire Anita Hill – Clarence Thomas », *Nouvelles Questions féministes*, vol. 14, n° 4, 1993, pp. 13-36.

Déjà elle notait que les femmes n'étaient pas les dernières à s'enorgueillir de l'exception française, cette délicieuse civilité des rapports entre les sexes qui distinguerait l'Hexagone et priverait donc le féminisme de toute raison d'être. La traduction est un des outils dont nous disposons, en France, pour lutter contre l'union sacrée du chauvinisme et de l'antiféminisme. Seule la comparaison peut nous permettre de mesurer la force toute particulière de « l'antiféminisme à la française ». Cet antiféminisme a mille et une facettes, toutes chargées d'une longue histoire. Je ne citerai ici que quelques-unes de ces grandes manœuvres d'intimidation.

Accusation récurrente : le « communautarisme ». Exemple : le 7 septembre 1999, sur France Inter, Dominique Voynet rappelle qu'elle a été « victime de propos violemment sexistes » et exprime sa solidarité avec les féministes qui ont lancé l'appel des « chiennes de garde »³. Réaction du journaliste, Paoli, « *Mais vous n'avez pas peur du communautarisme ?* » (prudent, il ajoute qu'il signerait bien le manifeste...). Ce mot clé de l'offensive anti-PACS (mais plus largement anti-mouvement gay et lesbien⁴) fait ici un retour à ses origines antiféministes. C'est en effet le mouvement féministe qui s'est trouvé accusé, le premier, de communautarisme, non seulement parce qu'il avait opté pour la non-mixité, mais parce qu'il lui était reproché de dresser deux communautés, les hommes et les femmes, l'une contre l'autre : la fameuse « guerre des sexes ». L'universalisme – il est bon de le rappeler – est le plus noble des idéaux, puisqu'il invite à considérer les individus sans distinction... « de peuple », « de race » nous dit le dictionnaire qui oublie de manière significative « de sexe ». On sait ce qu'il en est du « suffrage universel » en

3 – Le *Manifeste des Chiennes de garde* (paru dans *Libération*, 7 septembre 1999) s'engage à riposter aux injures sexistes, en particulier celles qui visent les femmes publiques, par des communiqués de presse, entre autres.

On peut se joindre au réseau par fax : 01.42.74.25.39, par e-mail : chiennesdegarde@altern.org

4 – Notons ici, une fois de plus, la force perverse des mots de l'ennemi, repris par des militants « anti-ghetto », « anti-communautaristes ». Cf. entre autres, Frédéric Martel (*Le Rose et le noir. Les Homosexuels en France depuis 1968*, Paris, Le Seuil, 1996) dont le succès médiatique tient à cette position politique qui conforte l'ordre dominant.

France, entre 1848 et 1944... pour les femmes (sans parler des « peuples » colonisés !).⁵ L'universel a été pensé à partir d'un modèle qui était celui de l'individu de sexe masculin. Ce mode de pensée n'a pas disparu : le discours (ou l'œuvre) d'un homme est d'emblée crédité d'une portée universelle ; celui d'une femme est dévalué en tant que « spécifique ». L'invocation quasi religieuse de l'universalisme est devenue le moyen de faire taire toutes celles et ceux qui dénoncent des différenciations sociales, masquant des inégalités, et demandent, pour pouvoir lutter contre ces inégalités que soient reconnues ces différences.⁶ Ainsi en va-t-il pour la parité, en apparence différentialiste, mais fondamentalement universaliste puisqu'elle doit assurer les mêmes droits pour toutes et tous. Ainsi en va-t-il de la loi antisexiste pour laquelle des féministes luttent aujourd'hui. Notons la splendide manœuvre du PACS, qui évite le statut spécifique pour les couples homosexuels.

Le procès en communautarisme prospère, évidemment, sur un terreau bien chauvin : la France, ouf, reste universaliste et sait se protéger du « communautarisme à l'américaine ». L'épouvantail anglo-saxon fait les preuves de son efficacité depuis un siècle : il a suffi de remplacer les Anglaises par les Américaines, terroristes du « politiquement correct ». Avez-vous noté combien est difficile l'acclimatation en France du mot « genre » ?⁷ Impossible en français, dit-on (ce qui est faux, car *gender* est aussi polysémique que « genre »), alors on garde *gender*, qui connote aussitôt l'impérialisme culturel américain... Le chauvi-

5 – Cf. Eliane Viennot (dir.), *La Démocratie « à la française » ou les Femmes indésirables*, Paris, CEDREF/ Université de Paris 7, 1996.

6 – La démographe Michèle Tribalat en donne un exemple avec l'étude des discriminations racistes dans le monde professionnel, rendue difficile par l'évitement hypocrite de l'origine ethnique des personnes.

7 – Et que dire de « queer », dont on peut admettre l'intraduisibilité, sans pour autant bouder le mot qui peut très bien venir enrichir la langue française, avec tant d'autres mots de la culture lesbienne et gay anglophone. Qu'une plume « innocente », dans *Lesbia*, ait parlé de « pollution » en relatant le contenu de l'intervention de Marie-Hélène Bourcier au colloque *Cinquantième du Deuxième Sexe* est très inquiétant.

nisme (y compris linguistique) a de graves effets pour nous, féministes en France, où l'atmosphère par trop confinée en a poussé plus d'une au départ vers des cieux plus cléments.

La conséquence la plus inquiétante de ce repli sur soi et de cette autosatisfaction franchouillarde est la minimisation des violences contre les femmes. L'accueil réservé ici aux films de Blier en donne un bon exemple, et ce n'est pas un hasard si l'article de Brigitte Rollet (sur Blier) dans *Un siècle d'antiféminisme*⁸ est celui qui provoque le plus d'agressivité. En Grande-Bretagne où elle travaille, il n'y a pas l'ombre d'un doute sur la misogynie de Blier, qui se manifeste de la manière la plus évidente par des mauvais traitements systématiques (coups, insultes) à l'égard des personnages féminins. Alors même qu'il assume publiquement son antiféminisme, rien à faire, il reste un « grand auteur », « dérangeant », « original », pas spécialement misogyne, non, plutôt misanthrope, et si bon dialoguiste... aux yeux de nombreuses femmes qui seraient plutôt féministes. Sont-elles masochistes ? Je ne le crois pas. Disons plutôt que les spectatrices pratiquent en toute inconscience « l'identification travestie »⁹ (concept que l'on pourrait étendre aux femmes misogynes, et/ou antiféministes). Elles sont aussi habituées, comme le souligne Geneviève Sellier, à juger un film d'après les critères de leur culture cinéphilique française qui les invite à négliger le « fond » au bénéfice du « style » (posture qui les rend d'ailleurs moins vulnérables face à la violence). Annelise Maugeue ajoute, à juste titre, qu'un snobisme bien français tend à accréditer l'idée que l'on ne fait pas de littérature avec de bons sentiments, et qu'il suffit d'en avoir de mauvais...¹⁰

8 – « Un canular anti-MLF : Calmos de Bertrand Blier », in Christine Bard (dir.), *Un siècle d'antiféminisme*, Paris, Fayard, 1999.

9 – Mary Ann Doane, « Film and the Masquerade : Theorizing the Female Spectator », *Screen*, n° 3-4, sept-oct. 1982, pp. 74-88.

10 – Intervention au séminaire de Geneviève Sellier et d'Odile Krakovitch sur les « Rapports sociaux de sexe dans le champ culturel : violence contre les femmes dans les discours et les représentations » (Paris, Centre d'études critiques, le 13 octobre 1998), dans le débat suivant la conférence de Brigitte Rollet sur « La violence contre les femmes dans le cinéma de Bertrand Blier ». Annelise Maugeue a publié *L'identité masculine en crise au tournant du siècle*, Paris, Rivages, 1987.

Si l'on en est encore là, en France, c'est (entre autres) parce que l'accès à la culture féministe sous toutes ses formes se heurte à d'énormes résistances institutionnelles. Il est urgent d'établir le bilan des discriminations sexistes au sein des universités (recrutement et promotions) et de dénoncer plus fortement celles que subissent les féministes, redoublées si elles sont – ou sont supposées être – lesbiennes. Et leurs conséquences, en particulier l'invisibilisation des chercheuses féministes, au bénéfice – car l'heure est à la récupération – de quelques mâles mandarins. En comparaison, le monde des médias et de l'édition (parce que l'audimat et les chiffres de vente y font la loi) paraît presque plus accueillant.¹¹ Films, livres, émissions de télé, enquêtes dans les magazines, plus ou moins inspirés par le féminisme, ont un public : bonne nouvelle, après le backlash¹² qui en a déprimé plus d'une dans les années 1980. C'est à ce moment précis qu'il ne faut pas désarmer, quand la « récupération » vient couronner des années d'efforts militants quasi clandestins, car s'enclenchent alors les mécanismes les plus subtils de l'antiféminisme.

Chacun/e trouvera dans le texte de Laura Cottingham matière à réflexion à la fois sur le sujet et sur la méthode critique qu'elle utilise pour décoder ces mécanismes (plus ou moins) subtils. Trois des thèmes abordés me semblent particulièrement importants, parce qu'ils n'ont pas encore été suffisamment débattus en France : l'antiféminisme des femmes, la lesbophobie et le fameux « manque d'humour » des féministes. Je ne résiste pas à la tentation d'ajouter mes commentaires aux siens, en espérant que l'addition de nos points de vue éclaircisse ces questions.

L'antiféminisme a-t-il un sexe ? Il n'y a pas une mais des réponses féministes à cette question fondamentale. Partons d'une définition que donne une écrivaine féministe qui vit au Québec, Nicole Brossard :

11 – Myriame El Yamani, *Médias et féminismes. Minoritaires sans paroles*, Paris, L'Harmattan, 1998.

12 – « Le retour de bâton », le mot a été introduit en France par la traduction de l'ouvrage de Susan Faludi, *Backlash. La Guerre froide contre les femmes*, Paris, Éditions des femmes, 1993.

« *L'antiféminisme est la réponse politique des hommes à la parole politique des femmes enfin advenue sur la place publique.* »¹³ Si je pense que des hommes peuvent être féministes et que des femmes peuvent être antiféministes, je dois alors admettre que des femmes peuvent s'approprier cette « réponse politique des hommes », et que certains hommes peuvent s'identifier à « la parole politique des femmes ». La formulation me gêne un peu, je dois l'avouer, parce qu'elle est mal comprise et qu'elle suppose déjà acquise, malgré sa simplicité apparente, toute une culture féministe.

Pour l'immense majorité des personnes de moins de 40 ans, qui ignorent tout du fameux « héritage des années 1970 », la définition de Nicole Brossard est devenue difficile à décoder. Qu'est-ce que ça veut dire « la parole politique des femmes », « *enfin advenue sur la place publique* » ? Malgré les apparences, le propos n'est pas essentialiste : ce n'est pas parce qu'elles sont nées femmes que les femmes ont un certain type de « parole politique ». Ni même parce qu'elles le sont devenues (au fond, peut-être que si, nous y reviendrons), car nous ne sommes pas toutes devenues des « femmes » (si nous pensons avec Wittig que « *Les lesbiennes ne sont pas des femmes* »¹⁴), et qu'il y a aujourd'hui plusieurs manières d'envisager une identité de femme, et d'ailleurs mille et une manières féministes de la ressentir, de l'exprimer, ou de s'en battre les flancs (si j'ose dire !).

Non, ce que suggère, me semble-t-il, l'expression une « parole politique des femmes » (le pluriel est capital), c'est une parole autonome, dégagée du contrôle des hommes, ce qui n'est possible que dans un mouvement collectif non mixte féministe et/ou lesbien, sur « la place publique », donc. Nicole Brossard aurait pu dire « une parole féministe », et sans doute « féministe et lesbienne ». Cette substitution génère

13 – Nicole Brossard, « 6 décembre 1989 parmi les siècles », in Louise Malette et Marie Chalouch (dir.), *Polytechnique 6 décembre*, Montréal, le Remue-Ménage, 1990, p. 97.

14 – « La pensée straight », *Questions féministes*, n° 7, 1980, pp. 45-53. Mais Monique Wittig c'est aussi (aux Éditions de Minuit) : *Les Guérillères*, 1969 ; *Le Corps lesbien*, 1973 ; *Virgile, non*, 1985.

un certain nombre d'effets. D'abord une mystification classique dans le parler militant (le syndicaliste qui parle au nom des ouvriers). Ensuite une opinion (qui se discute), qui donne la prééminence au sujet qui énonce plutôt qu'à ce qu'il (le sujet : « les femmes ») énonce. Personnellement, je préfère qualifier le contenu (scrupule universaliste ?).

Mais le choix de Nicole Brossard a, là encore, toute une histoire. C'est bien « la parole des femmes », et pas seulement la « parole féministe et/ou lesbienne » qui a été, globalement, étouffée. Exclue du forum « démocratique ». Baïllonnée jusque dans l'intime. Et puis, entre les mots, il faut bien aussi lire que ce qui donne la légitimité à une parole féministe, c'est qu'elle soit d'une ou de femme(s). Ce qui poussera d'ailleurs des hommes féministes à se dénommer « proféministes ».¹⁵ Quelle histoire ! Et si Marx le bourgeois n'avait été que « procommuniste » ? Mais ce n'est pas pareil, me direz-vous ? (À vérifier... qu'aurait donné un mouvement ouvrier défendant farouchement son autonomie de classe en reléguant au rang de soutiens extérieurs tous les bourgeois qui s'enflammaient pour leur cause ?)

Bref. Revenons à la « parole politique des femmes » en rappelant certaines circonstances historiques à l'origine de la non-mixité du mouvement radical né en 1970. Deux ans avant, rarissimes¹⁶ étaient les femmes qui prenaient la parole dans les amphis tout occupés à faire la révolution... sans elles. Puis dans l'extrême gauche, c'étaient encore des hommes qui, élargissant les perspectives de la révolution, parlaient de leur libération.¹⁷ L'extraordinaire succès du « MLF » explique aussi qu'avec une rapidité foudroyante,

15 – Cf. le « Réseau européen des hommes proféministes », <http://www.menprofeminist.org>

16 – Je prends mes précautions, mais selon certains témoignages, les femmes ne prenaient pas du tout la parole. Signalons cependant la constitution du groupe Féminin-masculin-avenir avant 1970 (Cf. le témoignage de Anne Zéliniski, dans Annie de Pisan et Anne Tristan, *Histoires du MLF*, Paris, Calmann-Lévy, 1977, p. 28 et suiv.).

17 – Voir l'ancien – sans doute peu disponible aujourd'hui – livre de témoignages et d'analyses sur ce sujet : Marie-Claire Boons, Thérèse Brisac, Annick Kerhervé, Marie-Jo Roussel, Eliane Viennot, *C'est terrible quand on y pense*, Paris, Galilée, 1982.

médias et partis récupèrent le thème de « la libération de la femme ». Agacement des militantes. Voir la chanson : « *ils ne savent plus quoi faire / pour nous remettre au pas / voilà qu'ils nous libèrent / il ne manquait plus qu'ça !* »

L'expression de Nicole Brossard peut être interprétée d'une autre manière, complémentaire : les « devenues-femmes » ont une parole politique ; une parole « de classe », en quelque sorte.¹⁸ Une classe, rappelons-le, n'est pas seulement définie par une condition socio-économique dominée ou dominante, mais par une conscience de classe, la référence forte à une identité collective. Il est effectivement tentant de parler de « classe de sexe » dès lors qu'un mouvement féministe est assez puissant pour donner à un grand nombre de femmes un sentiment d'identité collective (et d'avoir des intérêts communs à défendre). Est-ce le cas aujourd'hui ? Je n'en ai, mille fois hélas, pas l'impression.

Il y a bien des femmes antiféministes et, mal comprise, la définition donnée par Nicole Brossard pourrait suggérer qu'elles n'existent pas. En effet, il n'y a pas « une parole politique des femmes » (sens ordinaire), mais *des paroles de femmes*. L'antiféminisme des femmes était-il tabou pour la génération militante des années 1970 ? L'accent était mis en tout cas sur l'unité sororale, comme le montre le terme de « mouvement des femmes », préféré à celui de « féministe ». Les femmes, en tant que consciences dominées, ne pouvaient, selon certaines théories d'inspiration sociologique et anthropologique, être rendues responsables de leur éventuel antiféminisme. Au contraire, les historiennes, peut-être plus pragmatiques et plus indépendantes des grands schémas interprétatifs, mettaient en évidence la possibilité de choix, l'existence d'espaces de liberté, ou de semi-liberté, et surtout sor-

18 – Chacune à leur manière, Christine Delphy, Colette Guillaumin et Nicole-Claude Mathieu en ont fait la démonstration.
Christine Delphy, *L'Ennemi principal. t. 1 : Économie politique du patriarcat*, Paris, Syllepse, 1998 ;
Colette Guillaumin, *Sexe, race et pratique du pouvoir. L'Idée de nature*, Paris, côté-femmes, 1992 ;
Nicole-Claude Mathieu, *L'Anatomie politique. Catégorisations et idéologies du sexe*, Paris, côté-femmes, 1991.

taient des oubliettes l'histoire du féminisme. Certes le « céder n'est pas consentir »¹⁹ de Nicole-Claude Mathieu doit nous prémunir contre la séduction facile de la sentence sartrienne mise en exergue du *Deuxième Sexe*, « à moitié victimes, à moitié complices, comme tout le monde ». Mais il faut reconnaître aussi que, grâce au mouvement féministe, la pression patriarcale, cette violence qui pousse tant de femmes à « céder », a diminué. Dès lors que les femmes peuvent à peu près librement étudier, travailler, divorcer, voter, militer, etc., c'est-à-dire une fois le processus d'émancipation enclenché, elles acquièrent une responsabilité qu'il serait grave de nier. Une historienne comme Rita Thalmann s'est vigoureusement élevée contre la réduction des femmes à un statut de victimes ayant cédé, lorsqu'elle a étudié la contribution des femmes – pas de toutes les femmes, mais d'un nombre très important de femmes – au nazisme et à la Shoah.²⁰ Penser que les Allemandes « aryennes » n'avaient pas d'autre choix est une véritable insulte pour celles qui ont eu le courage de résister. Les observations de Rita Thalmann sur le glissement idéologique de certaines féministes, avant et après 1933, et ses analyses fines des « intérêts » qu'elles pensaient défendre – y compris les leurs – méritent vraiment l'attention. D'une manière générale, les femmes antiféministes peuvent être assez facilement piégées dans leurs contradictions. Les nazies exerçant des responsabilités politiques tout en prônant pour les femmes les « 3K » (*Kinder, Kirche, Küche* : les Enfants, l'Église, la Cuisine) étaient dans une situation paradoxale. Les romancières et essayistes qui prônaient l'éternel féminin dans leurs livres vivaient de manière indépendante, avaient fait des études, gagnaient leur vie. Ann Widcomb, cette ministre catholique du gouvernement Major qui voulut imposer les menottes aux détenues en train d'accoucher était aussi capable de dire aux journalistes qui se moquaient de sa laideur : « Yes, I'm fat,

19 – Son article « Quand céder n'est pas consentir. De la conscience dominée des femmes et de quelques-unes de leurs interprétations en ethnologie » (1985) a été republié dans *L'Anatomie... op. cit.*

20 – *Être femme sous le III^e Reich*, Paris, Robert Laffont, 1982. Voir également le livre collectif paru en hommage à Rita Thalmann, sous la direction de Liliane Kandel, *Féminismes et nazisme*, Paris, CEDREF/Université de Paris 7, 1997.

ugly and a virgin. What the Hell ? » Notre habile Boutin nationale, lâchée par son parti, n'est-elle pas en train de découvrir aujourd'hui les mécanismes impitoyablement sexistes de la vie politique ? Être anti-féministe ne protège pas des discriminations.

L'importance politique et médiatique de femmes prenant position contre les droits des femmes et des lesbiennes ne permet plus de garder le silence (le mouvement ouvrier ne s'est jamais privé de dénoncer les « jaunes »). L'antiféminisme n'est jamais mieux servi que par des femmes, moins suspectes de misogynie. L'extrême droite l'a très bien compris. Les lobbys anti-IVG aussi.²¹

Une chose est sûre : sans ajouter « hétéro » à sexiste, on n'y voit pas très clair. L'antiféminisme s'enflamme sur un terrain hétérosexiste (on peut néanmoins être gay, ou même lesbienne, et être antiféministe) et entre dans le dispositif de la « contrainte à l'hétérosexualité ». L'égalité des sexes ruinerait-elle l'hétérocentrisme ? Les antiféministes n'ont pas tort de le craindre, ni, nous, de l'espérer. Que la norme sociale et culturelle de l'hétérosexualité soit le support de la domination masculine n'est d'ailleurs pas une découverte récente même si les féministes contemporaines se sont dotées d'un vocabulaire plus musclé que leurs aînées. De même, l'amalgame entre féminisme et lesbianisme est banal dès la fin du XIX^e siècle : période de flambée d'antiféminisme, mais aussi de « sortie du placard », pour les lesbiennes (comme pour les gays). L'existence des lesbiennes pose effectivement un gros problème aux défenseurs du patriarcat. Esclaves en fuite, avides de liberté, elles sont des « marronnes »²² menaçantes dès lors

21 – Indispensable, l'ouvrage publié sous la direction de Fiammetta Venner et Claudie Lesselier, *L'Extrême droite et les femmes*, Villeurbanne, Golias, 1997. Et sur l'homo/lesbophobie actuelle, Caroline Fourest et Fiammetta Venner, *Les anti-PACS ou la Dernière Croisade homophobe*, Paris, Prochoix, 1999, Christian Terras et Michel Dufourt (dir.), *Le PACS en question. De la croisade des réacs à l'embarras de la gauche*, Villeurbanne, Golias, 1999.

22 – Line Chamberland, « Le lesbianisme : continuum féministe ou marronnage ? Réflexions féministes pour une théorisation de l'existence lesbienne », *Recherches féministes*, vol. 2, n° 2, 1989, pp. 135-145.

qu'elles commencent à exister au grand jour, socialement, culturellement. Et aujourd'hui, les féministes, les lesbiennes et les gays ont ceci en commun, et peut-être seulement cela, d'avoir grosso modo les mêmes adversaires : l'extrême droite, les intégrismes religieux, les défenseurs de l'ordre moral et ceux qui sont prêts à céder à leur pression par pur intérêt électoral (d'ailleurs mal calculé). Cette communauté d'intérêts n'efface évidemment pas les différences/divergences entre gays et lesbiennes, sensibles au sein des associations mixtes, et explicites pour celles qui préfèrent la non-mixité. Ce qui est en jeu dans cette opposition c'est bien le féminisme, et ce, même quand il n'est pas revendiqué comme tel par les lesbiennes qui pourraient le juger encore trop hétérocentré. La « Lesbian and Gay Pride » théâtralise ces contradictions : on y voit bien des gogo boys, mais pas de gogo girls. C'est bien connu : les lesbiennes, comme les féministes, n'ont aucun « humour ».

Intituler « Bad Girls » une exposition d'œuvres de femmes organisée par des femmes, est-ce de l'ironie sans conséquences ? Laura Cottingham montre le prix de ce genre de concession à la communication « branchée » qui recycle sans relâche les poncifs de la culture patriarcale. Certes, il n'y a pas de fumée sans feu. Oui, les féministes peuvent ne pas avoir d'humour. Cela arrive. Et ce n'est pas très grave, et même très compréhensible, surtout si elles abordent des sujets qui ne prêtent pas à rire, ce qui est presque toujours le cas. Par ailleurs, le style sérieux appartient à notre héritage (il a d'ailleurs un certain charme, pour les connaisseuses). En nous survit sans doute ce côté « bonnes élèves » des féministes de la première vague. L'influence protestante, l'accès tout neuf aux études peuvent l'expliquer, de même que la très « féminine » peur du ridicule. Les féministes ne combattaient pas sur le même terrain que leurs adversaires. Elles n'avaient pas les mêmes armes. Elles pariaient sur l'intelligence, quand, eux, attaquaient en dessous de la ceinture.

L'humour est aussi, d'une certaine manière, un privilège masculin. Et il n'est pas si facile, quand on a été depuis des temps immémoriaux l'objet du rire, de renverser la vapeur. C'est pourquoi la percée du

« comique au féminin », depuis les Trois Jeanne²³, peut être considérée comme une des avancées majeures du féminisme. Je le confesse, un film comme *Gazon maudit* me réjouit, non seulement pour la « vulgarité » libératrice de ses dialogues, mais parce qu'une lesbienne (de cinéma) nous y fait rire d'un mec épouvantable. Et puis il faut écouter Dalila Morsly expliquer l'importance de l'humour, au milieu des larmes et des deuils, dans la résistance des femmes en Algérie.²⁴ Et puis merci à Coline Serreau, d'avoir battu *Rambo* au box-office.²⁵

Christine Bard

23 – Les Trois Jeanne formaient un trio de comiques très appréciées par les féministes à la fin des années 1970 et au début des années 1980.

24 – Cf. « Pantalons, serouels et hidjeb : humour et terrorisme en Algérie », *Cahiers de recherche de CORHUM (Féminin-masculin. Humour et différence sexuelle)*, Université de Paris 8, 1995 ; « Ô hommes, soyez femmes ne serait-ce qu'un jour », in Camille Lacoste-Dujardin et Marie Virolle (dir.), *Femmes et hommes au Maghreb et en immigration. La frontière des genres en question*, Paris, Publisud, 1998 et « Humour d'Algériennes », *Humoresques (Armées d'humour. Rires au féminin)*, n° 11, 1999.

25 – Cf. Brigitte Rollet, *Coline Serreau*, Manchester University Press, 1998.